

graisse intérieure, le suif, dont la quantité peut varier dans une proportion considérable. L'engraisseur doit calculer si cette augmentation de suif, et le prix plus élevé d'une viande *fine grasse* lui seront payés d'une manière à l'indemniser de la plus longue durée de l'engraissement et de la valeur plus grande des aliments distribués aux bœufs pendant la dernière période de l'engraissement.

Quelques-uns croient qu'en général le *fin gras* n'est pas assez payé, et que l'engraisseur trouve plus de profit à engraisser deux bœufs l'un après l'autre, chacun pendant deux mois, qu'un seul bœuf pendant quatre à cinq mois.

Il est un principe qu'on ne doit pas perdre de vue ; c'est de vendre quand on trouve l'occasion de bien vendre ; il s'applique aux bêtes de boucherie comme aux autres choses que l'on veut vendre. Très-souvent il arrive que les bêtes n'augmentent pas de valeur en proportion de ce que coûte leur nourriture journalière, et il est à croire que quand on trouve un bon prix on doit vendre. Au reste ce sont les circonstances qui doivent guider l'engraisseur sur ce point. Il peut arriver quelquefois que ce *fin gras* soit bien payé. Mais n'oublions pas qu'en général moins il faut de journées d'engraissement pour amener le bœuf aux prix de la viande grasse, plus il y a de bénéfice, et que l'engraisseur comme le marchand doit se contenter d'un léger bénéfice sur sa spéculation mais la renouveler souvent.

#### MOYEN DE CONNAITRE SI UN BŒUF AVANCE DANS SON ENGRAISSEMENT.

Pour connaître si un bœuf avance dans son engraissement, on lui tâte les dernières côtes, si ce que l'on touche est doux et détaché des côtes, c'est une marque que l'animal est plus qu'en chair. Le derrière des épaules dans un bœuf, et le nombril d'une vache, sont les parties qui indiquent qu'ils augmentent en suif.

(A continuer.)

I. J. A. M.

[Pour la *Semaine Agricole*.]

#### Motifs qui devraient porter tous les cultivateurs à recevoir les journaux d'Agriculture.

Si, par les bons avis qu'on y trouve, un journal contribue à augmenter notre récolte de blé de cinq minots seulement, voilà de suite un revenu suffisant pour en payer la souscription pendant six ou sept ans. Si, d'un autre côté, il porte le cultivateur à couper son foin quinze jours avant sa maturité, on trouvera qu'on y aura

gagné énormément, par l'augmentation du regain, par la qualité et la quantité du foin, en même temps que le bétail lui-même serait mieux. Le gain qui résultera de ce procédé paierait probablement, à lui seul, la souscription au journal pendant toute la vie. Mais si la lecture du journal porte le cultivateur à économiser ses engrais, à en tirer plus de profit à en augmenter la qualité et la quantité quelle ne sera pas la valeur des produits résultant de ces économies ? Eh ! bien, la lecture des journaux a valu ce surcroît de produits à des milliers d'agriculteurs. D'ailleurs, il est évident que les améliorations en agriculture, comme toutes les autres questions d'intérêt public, doivent leur diffusion générale à la presse.

Tout le monde sait que l'expérience ne s'acquiert qu'après des années d'un travail intelligent et persévérant. Comment cette expérience arrivera-t-elle à tous les autres membres de la société, si ce ne n'est au moyen des journaux ? Dans tous les pays civilisés ce sont les cultivateurs les plus intelligents et les plus prospères qui s'abonnent aux journaux d'agriculture, et ils le font parce qu'ils y trouvent leur avantage. Ne voit on pas par là que ce qui leur est utile, ce qui peut augmenter leurs profits, sera plus avantageux encore à ceux qui sont moins avancés. Il ne faut pas supposer qu'un journal agricole ne présente à ses lecteurs que les vues d'un seul homme. Un bon journal cherche au contraire à faire connaître les opinions différentes de tous les meilleurs cultivateurs, et les circonstances qui influent sur ces opinions ; le lecteur n'a plus qu'à juger de ce qui lui convient le mieux, et d'adopter ce qui doit lui être profitable.

L'homme le plus capable et le plus avancé peut toujours apprendre beaucoup de choses de son voisin ; à plus forte raison doit il gagner au contact des autres hommes marquants qui ont réfléchi et travaillé au développement des mêmes idées. Or le bon journal n'offre-t-il pas la plus grande somme d'informations et la manière la plus pratique d'échanger ses idées, ses réflexions, son expérience avec celles d'hommes intelligents et habiles qu'on ne pourrait pas consulter verbalement ou par lettre ? De fait, dans ce bas monde, nous dépendons les uns des autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres et pour réussir pleinement il faut s'entraider ; et d'ailleurs, ce principe ne forme-t-il pas partie d'un des plus grands préceptes du christianisme qui dit : " aimez-vous les uns les autres. " ?

Le bon journal agricole est notre point de ralliement ; il nous tient au courant des progrès qui se font dans le monde agricole, nous devons lui communiquer le résultat de nos essais afin d'être utiles à nos semblables ; en

retour, nous bénéficierons de l'expérience des autres. Je puis donc affirmer que le bon journal est une nécessité pour les cultivateurs et que s'il n'est pas impossible de marcher sans lui, nous pourrions avancer infiniment plus vite avec son aide. Mais il faut le lire, sinon en entier au moins ne pas négliger ce qui nous concerne ; il nous faut y étudier tout ce qui peut nous servir. Mais il faut surtout, et ceci est très important, mettre en pratique ce que nous apprenons, et essayer avec prudence tout ce qui promet d'être utile. Si le journal est bien fait, s'il est écrit par des hommes consciencieux et qui parlent d'après une expérience inattaquable, il faut lui donner sa confiance et ne pas trop juger du mérite des questions posées avant de les avoir étudiées à fond et même de les avoir pratiquées ou vu pratiquer.

Je me suis souvent demandé, Mr. le Rédacteur, comment il peut se faire que la population de nos campagnes comprenne si peu ses intérêts ; car chacun sait que jusqu'à présent aucun journal agricole n'a pu se soutenir sans une subvention. N'est-ce pas là quelque chose de très humiliant pour notre nationalité ? Que voyons nous dans nos villes et nos villages ? Il n'y a pas d'homme d'affaire qui n'ait des journaux et qui ne les lise avec la plus grande attention comme partie de son travail nécessaire pour le succès de ses entreprises commerciales. Si nous entrons dans un hôtel, nous y trouvons dans tous les principaux appartements de nombreux journaux, traitant de toutes les branches d'industrie.

Est-ce que les cultivateurs seuls n'auraient pas à gagner par la lecture des journaux qui se publient exclusivement dans leur intérêt ? J'ai beaucoup voyagé dans le Haut Canada et aux Etats-Unis pour y visiter les cultivateurs en renom et partout j'ai vu le cas extraordinaire que ces hommes font de leurs journaux agricoles dont ils ne peuvent pas se passer. Il me semble que le temps est venu pour nous de faire la même chose et de seconder les efforts du Conseil agricole qui ont évidemment pour but le progrès de notre agriculture. Je dirai plus, quelque soit le parti politique auquel nous appartenons, nous devons de la reconnaissance aux MM. Duvernay, qui ont, à leurs propres frais, doté le pays d'un excellent journal agricole qui mérite l'encouragement de tous ceux qui veulent le progrès de l'agriculture.

Je suis convaincu qu'en répandant le goût de la lecture des bons journaux agricoles on améliorera très rapidement notre agriculture, ce qui aura l'effet d'attacher les jeunes gens à leur pays, à la maison paternelle. Ils comprendront bien vite que leur intérêt dépend de la bonne culture